

Résumé de texte

Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque vingtaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

Avec le marketing politique, un type de communication politique inédite s'est imposé d'une tout autre nature que celle élaborée par les propagandes d'État. La propagande à l'ancienne est un type de discours qui impose d'en haut des idéaux, des buts, une vision idéologique sans prendre d'aucune manière le pouls de la société. Le but n'est pas de plaire, de flatter les attentes du peuple, d'attirer la sympathie : il est d'inculquer une idéologie unique, de convertir les citoyens à une vérité posée en absolu afin d'édifier, dans les régimes totalitaires, un pouvoir sans partage sur la société ainsi qu'un état social homogène, sans division sociale. Elle constitue une expression d'idéologisation extrême de la communication politique.

On connaît les effets de cette idéologisation totale « à marche forcée ». En magnifiant les qualités surhumaines du Führer ou du « Petit père des peuples », en glorifiant leur génie infaillible, la propagande totalitaire a réussi à développer à l'endroit de ceux-ci des formes de fascination, de vénération, d'adulation sans égales, elle a réussi à créer autour d'eux une aura charismatique sans que pour autant soient mobilisées des stratégies de séduction. La propagande est si peu une communication de séduction qu'elle s'adresse même aux enfants et aux jeunes, embrigadés par l'école, les loisirs et le sport : l'enjeu n'est pas de plaire, mais d'éduquer, façonner, programmer un « homme nouveau » dès le plus jeune âge au travers d'un travail d'endoctrinement omniprésent. Centrée sur les référentiels de la nation ou de la révolution, la propagande doctrinaire exalte le devoir, l'oubli de soi, la grandeur du sacrifice au détriment des jouissances du présent et du bonheur privé : tout l'inverse des sirènes de la publicité marchande. Les leaders totalitaires ont envoûté les masses sans courtiser le peuple, sans politique de séduction.

À rebours, la communication-marketing fait le plus grand cas de l'opinion publique, notamment en faisant appel aux sondages. Il s'agit de connaître l'état de l'opinion, de disposer de données mesurées concernant tous les secteurs de celle-ci dans le but d'adapter les messages aux cibles visées, de remonter la cote du candidat auprès des catégories où il obtient des résultats faibles, de corriger des points du programme en fonction des attentes du citoyen. À une communication dictant impérativement du dehors le vrai, le bien, le juste, succède une communication souple, à l'écoute des réactions et des préférences émanant des différents secteurs de la société civile. Avec la communication-marketing, la visée n'est plus de façonner de part en part la société à partir du sommet de l'État, mais d'acquérir de la notoriété, créer une image de marque, déterminer le message qui « passe » le mieux pour gagner les élections. Tous les moyens sont mobilisés pour attirer la sympathie du corps électoral en tenant compte de la demande des électeurs et du positionnement des concurrents.

La rhétorique des discours politiques a également profondément changé. La propagande totalitaire est structurée par l'opposition amis/ennemis, purs/impurs, elle développe des formes discursives manichéennes qui exploitent un registre lexical violent, dépréciatif, insultant, destiné à provoquer le mépris et la haine de l'adversaire. Signalons, parmi d'autres, les « traîtres aux intérêts de la révolution », les « vendus », les « hobereaux de la bourgeoisie », les « laquais des Américains » : au travers d'une cascade d'invectives, (« vipère lubrique », « les rats visqueux », vermine, charogne), le langage totalitaire vise à anéantir l'ennemi en suscitant des affects négatifs auprès du peuple. C'est en ayant recours à l'hyperbolisme de la rhétorique haineuse que la propagande travaille à construire l'ennemi absolu dont a besoin l'ordre totalitaire pour affirmer sa domination.

Nous sommes à l'exact opposé de ce langage typique du « viol des foules »¹. La sphère de la communication politique des démocraties libérales est témoin d'un fort recul de la violence verbale, de la réduction, pour ne pas dire du bannissement, des injures et autres formes paroxystiques de la rhétorique agressive. (...)

La mise en scène de la parole et de la gestuelle politique a également changé de registre. Les leaders bannissent le style agressif et hystérique : ils cherchent à se montrer proches des citoyens, ouverts, tolérants, chaleureux. Au lieu des vociférations, des imprécations, nous avons les attitudes tranquilles, des discours feutrés, technocratiques et aseptisés, un langage lisse, une espèce de « langue de coton » (François-Bernard Huyghe). Au lieu des poses combatives et des yeux exorbités d'un Hitler, nous avons les rires et sourires comme armes de séduction construisant une image de soi agréable et sympathique. Les rires et sourires ne sont pas tous de même nature, mais l'un d'entre eux, le sourire « ornemental » fait simplement pour donner une image agréable de sa personne, est devenu quasiment un rituel de présentation de soi, dans les médias et maintenant avec les selfies. La société individualiste consumériste, l'effacement des projets révolutionnaires et l'apaisement des conflits sociaux et politiques, constitutifs de la société de séduction, ont disqualifié la « persuasion par la force » et les appels hystériques à l'annihilation de l'Autre. Il s'agit de séduire « en douceur », de s'afficher le sourire aux lèvres, de paraître convivial, ouvert au dialogue.

(...) Pour ce faire, les dirigeants politiques s'expriment sur les choses communes de la vie et dans certaines circonstances peuvent pousser la chansonnette, plaisanter, manier l'humour et l'autodérision pour faire rire. Non plus l'image surhumaine du « père sans faille » de la nation, du chef « infaillible » qui « sait tout » et « ne se trompe jamais », (Mussolini), mais celle de la familiarité et du *show* nettement plus prosaïque. Le culte totalitaire de la personnalité a instauré de la distance avec les autres mortels, une distance « tout simplement astronomique »² ; la personnalisation de l'autorité politique dans les démocraties libérales vise, elle, à créer de la proximité, à donner l'impression que les dirigeants sont des personnes comme les autres, sans différence substantielle avec le commun des mortels.

C'est ainsi que le marketing politique a mené jusqu'à son terme le processus moderne d'émancipation du politique par rapport au religieux inauguré au XVIII^e siècle. Depuis cette époque, l'autorité politique ne trouve plus son fondement dans un au-delà théologique, mais dans la souveraineté toute profane des hommes. À ceci près que l'instance politique a continué de conserver jusqu'à une date récente une image d'altérité, une distance symbolique, une majesté hiérarchique héritée de ses liens millénaires avec le monde du ciel. C'est cette ultime forme de supériorité symbolique empruntée à l'univers sacré qu'a évacuée la société de séduction. Les leaders politiques ont été conduits à abandonner tous les signes de la grandeur symbolique, à renoncer aux gestes, aux discours véhiculant une image de verticalité hiérarchique et de distance inégalitaire : le *style* égalitaire démocratique a été intégré dans le cercle de la communication publique. En disqualifiant les dernières formes d'aura sacrale du pouvoir, la société de séduction, à travers le marketing politique, a réussi à séculariser jusqu'au bout la scène du politique.

Dissertation

A propos de la politique contemporaine, Lipovetsky écrit :

« Il s'agit de séduire “en douceur”, de s'afficher le sourire aux lèvres, de paraître convivial, ouvert au dialogue. »

Dans quelle mesure ce propos vous semble-t-il pertinent, y compris au-delà du seul domaine de la politique, pour décrire le monde proposé dans les œuvres de Laclos, Musset et Arendt à notre programme ?

¹ Serge Tchakhotine, *Le Viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard, 1939.

² Cité par Jean-Yves Dormagen, « Le Duce et l'état-major du fascisme : contribution à une sociologie de la domination charismatique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 55, 2008, p. 35-60.

Résumé – Format Centrale

Proposition de corrigé

La publicité, aujourd'hui, a investi le champ du politique. Elle a ainsi rénové entièrement la façon dont on s'adresse /²⁰ aux citoyens. Dans un État totalitaire, on ne cherche même pas à faire croire quoi que ce soit : on impose /⁴⁰ une vision du monde, et chacun doit l'adopter pour soi. Les chefs sont alors héroïsés, tandis que les stratégies /⁶⁰ de conviction s'appliquent dès le plus jeune âge.

Au contraire, dans les démocraties modernes, on fait très attention à /⁸⁰ la pensée de chaque citoyen. On écoute chacun, on va chercher les voix une par une en faisant en sorte /¹⁰⁰ de plaire. On maîtrise ses apparences. Aussi, les discours ne s'imposent plus : ils se font doux et flatteurs. Les /¹²⁰ comportements des hommes politiques sont à l'image de leurs mots : ils sont feutrés et n'hésitent pas à s' /¹⁴⁰ appuyer sur un sourire qui rapproche. Il s'agit de faire croire que le responsable politique est comme tout le /¹⁶⁰ monde ; on peut se prendre en photo avec lui, il sait blaguer, il pourrait être notre meilleur ami.

Dans ces /¹⁸⁰ nouveaux modes de communication, le phénomène politique a changé sa nature en profondeur. Il a achevé de couper les ponts /²⁰⁰ avec le domaine du sacré qui le caractérisait autrefois. Il s'est affirmé comme résolument proche des hommes.

Total : 218 mots

Corrigé de dissertation

RAPPEL DU SUJET

À propos de la politique contemporaine, Lipovetsky écrit :
« **Il s'agit de séduire en douceur, de s'afficher le sourire aux lèvres, de paraître convivial, ouvert au dialogue.** »

(Extrait de l'ouvrage *Plaire et Toucher. Essai sur la société de séduction*, Paris, Gallimard, 2017, p. 281-286.)

Dans quelle mesure ce propos vous semble-t-il pertinent pour décrire le monde proposé dans les œuvres de Laclos, Musset et Arendt à notre programme ?

Analyse du sujet au brouillon

il s'agit : définition, essence de la politique contemporaine

politique : art de vivre ensemble, ici propre à la modernité (démocraties libérales)

séduire : se-ducere, emmener ailleurs, détourner d'une voie initiale. Emmener vers d'autres chemins de pensée, de sentiment, de croyance. Suppose la convocation de moyens subjectifs (on est davantage dans le persuader que dans le convaincre).

Emmener ailleurs pour faire découvrir, ouvrir de nouveaux horizons / manipuler négativement, faire sortir du droit chemin, conquérir des votes, démarche artificielle

en douceur : idée de faire passer les choses sans douleur, sans violence. Une séduction qui ne dit pas tout à fait son nom, qui s'avance masquée. Idée de manipulation sous-jacente : inconscience du destinataire qui ne se rend pas compte qu'il est séduit. Question de la conscience sous-jacente au sujet.

s'afficher, paraître : deux verbes qui jouent sur les apparences. Idée que l'apparence ne correspond pas au fond : possibilité d'une violence cachée. Idée que l'on ne montre pas ce que l'on pense. Monde d'hypocrisie, de mensonge. Le citoyen, le destinataire du message est berné, trompé.

le sourire aux lèvres : posture physique de l'émetteur. Maîtriser son corps. Une intentionnalité des actes, des gestes. Avoir l'air sympathique, avenant, accueillant.

convivial : partage avec des invités. Le destinataire, comme un invité, dans un cadre privé, même s'il s'agit d'enjeux publics. Faire semblant que le public concerne l'intime.

ouvert au dialogue : faire semblant d'accueillir la pensée de l'autre, d'être à l'écoute, de recueillir son avis. Ne surtout pas lui fermer le droit à la parole. Mais cela de façon manipulée : un faux dialogue, un jeu de dupes.

Le sujet met au cœur les relations inter humaines.

→ Sur la scène publique et privée telle que nous la découvrons à travers les œuvres de nos trois auteurs, l'hypocrisie bienveillante est-elle dominante ? Est-elle efficace pour que celui qui la pratique l'ait choisie ? Ou bien cette technique connaît-elle des échecs ? Existe-t-il une violence des rapports sociaux ? Cette violence est-elle latente ?

I. Manipuler sans violence, un paradigme des sociétés humaines : séduire avec le sourire

II. Quand le sourire s'efface, quand la violence des intentions manipulatrices ressurgit

III. Les sociétés humaines peuvent-elles se passer de toute démarche de séduction ?

Introduction

En 1975, Valéry Giscard d'Estaing invente le dîner chez les Français : de manière très conviviale, le président s'invite à souper dans des familles (préalablement sélectionnées par les services de l'Élysée) et paraît mettre en pratique ce qui fut un de ses slogans durant la campagne de 1974 : « regarder la France au fond des yeux ». Ce comportement politique et communicationnel cadre parfaitement avec les propos de Gilles Lipovetsky dans Plaire et toucher. Essai sur la société de séduction : dans la politique contemporaine, « Il s'agit de séduire *en douceur*, de s'afficher le sourire aux lèvres, de paraître convivial, ouvert au dialogue. » « Séduire », *seducere* en latin, c'est détourner du chemin, emmener ailleurs. Le premier sens du mot n'est pas spécifique au domaine amoureux, il indique plutôt une modification de la pensée d'autrui et de ses actes, par une méthode qui attire celui ou celle sur qui elle s'exerce. Cette attirance se joue, selon Lipovetsky, selon quatre modalités : la douceur, le sourire, la convivialité, le sens du dialogue. Ces mots ont en commun l'absence de toute violence, la sympathie, la capacité à échanger, le respect de l'autre. Ils s'opposent à tout pouvoir qui s'exercerait de manière autoritaire. Mais le sujet invite aussi à observer le dessous des cartes, car les verbes « s'afficher » et « paraître » soulignent combien cette douceur n'existerait qu'en surface, comme un masque posé sur une intention manipulatrice qui, elle, peut comporter une forme de violence. Ainsi, sur la scène publique et privée telle que nous la découvrons à travers les œuvres de nos trois auteurs, l'hypocrisie bienveillante est-elle dominante ? Est-elle efficace pour que celui qui la pratique l'ait choisie ? Ou bien cette technique connaît-elle des échecs ? Existe-t-il une violence des rapports sociaux ? Cette violence est-elle latente ? Pour apporter des éléments de réponse, nous réfléchissons à partir de notre lecture du roman de Laclos Les Liaisons dangereuses (1782), de la pièce de théâtre de Musset Lorenzaccio (1834) et de deux essais d'Hannah Arendt, « Vérité et politique » (1967, dans La Crise de la culture) et « Du mensonge en politique » (1971, dans Du mensonge à la violence). Nous observerons d'abord que la séduction avec le sourire, la manipulation sans violence apparaissent comme des moyens d'action efficaces dans les sociétés humaines. Toutefois, il faudra ensuite mettre en lumière les mécanismes violents qui les sous-tendent, voire la violence explicite qui les remplace parfois. Cela nous amènera à reconsidérer la place de la séduction dans nos sociétés : l'homme peut-il s'en passer, ne plus en subir la puissance ?

Développement

Cette partie est semi-rédigée ; au concours, tout doit être intégralement rédigé en paragraphes, sans I, II, III... visibles. Les transitions, elles, sont présentées rédigées : elles constituent souvent des points faibles de vos argumentations, à améliorer nettement.

I. Le sourire, la manipulation sans violence apparaissent comme des moyens d'action efficaces dans les sociétés humaines.

Argument 1 (langage verbal) : hommes et femmes, dans nos œuvres, sont des spécialistes du mensonge flatteur.

- Laclos :

Valmont harcèle littéralement la présidente de Tourvel (ce qui relève de la violence) mais cache la violence de sa démarche derrière des paroles douces et respectueuses.

Voir lettre 68, p. 223 : « Comment oser être vrai, quand ma sincérité peut me perdre auprès de vous ? » → il cherche à séduire en douceur, en mettant sur son visage un masque de sincérité.

En affirmant et réaffirmant qu'il ne ment pas, qu'il est un homme vrai, il emprunte le seul chemin de séduction possible avec la présidente de Tourvel qui aime la vérité, le bien, la vertu. En somme, il s'adapte à sa future victime, pour créer une confiance factice.

De plus, en supposant que sa sincérité peut le perdre, Valmont sous-entend que la présidente est une femme honorable, qui ne veut pas entendre parler d'amour. Il renvoie à son interlocutrice une image de femme parfaite (selon les codes de pensée de Mme de Tourvel) et cette image est très flatteuse pour celle qui la reçoit.

Il double cette stratégie de serments d'amour qui, répétés, vont rendre la présidente de Tourvel sensible à l'amour apparent de Valmont : la lettre se termine sur ces mots, « je renouvelle à vos pieds le serment de vous aimer toujours » (p. 225). L'emploi de l'expression chevaleresque « à vos pieds » met Valmont dans une position de soumission vis-à-vis de la femme qu'il convoite. Cette soumission éloigne tout soupçon de violence et fonctionnera comme un piège pour la présidente de Tourvel.

- Musset :

Lorenzo pratique, lui aussi, la rhétorique de la douceur et de la flatterie. A l'acte II scène 6 (p. 105), Lorenzo joue la comédie en faisant semblant de ne pas savoir où est passé la cotte de mailles du duc, alors que c'est bien Lorenzo lui-même qui vient de la jeter dans le puits de la cour, pendant que le duc fait peindre son portrait par Tebaldeo. Quand Alexandre s'agite pour retrouver sa cotte, Lorenzo a cette phrase : « Laissez donc, laissez donc. N'allez-vous pas faire un valet de chambre d'un fils de pape ? Vos gens la trouveront ». C'est bien une stratégie de séduction au sens étymologique : il s'agit de détourner l'attention d'Alexandre, de l'emmener sur un autre chemin mental où il ne pensera plus à sa cotte de mailles. L'outil de cette séduction, c'est la flatterie : Lorenzo rappelle à Alexandre ses origines supposées, à savoir qu'il serait le fils du pape Clément VII. On peut considérer qu'ici Lorenzo se présente « le sourire aux lèvres », pour reprendre les mots de Lipovetsky : il est décontracté avec le duc, il dédramatise la situation, au moment même où il est dans un moment de manipulation très fort puisque c'est lui le coupable de la disparition de cette cotte.

- Arendt :

Hannah Arendt nous aide à comprendre les deux stratégies que nous venons d'analyser, car elle explique combien le concept de vérité est difficile à accepter pour les êtres humains. La vérité est difficile à accepter pour nous car elle nous gêne souvent, elle ne nous flatte pas, en somme elle n'a rien de souriant, elle peut même être dure. Dans ce contexte, ceux qui nous parlent avec sourire et douceur ont plus de chances d'être écoutés (donc d'être efficaces) que ceux qui disent la vérité.

Pour cela, voir « Vérité et politique », p. 320 :

Le menteur « sera plus convaincant que le diseur de vérité » parce qu'il flatte le bénéficiaire, le plaisir, les espérances du public. « Il aura même, en général, la vraisemblance de son côté ». En effet, la réalité possède cette particularité de comporter généralement une « surprise ». Le mensonge est moins surprenant que la réalité et donc il est mieux accepté. « très fréquemment la réalité ne dérange pas moins la tranquillité du raisonnement de bon sens qu'elle ne dérange l'intérêt et le plaisir ».

La séduction douce est donc efficace parce qu'elle correspond mieux à la structure de l'esprit humain que la vérité âpre. Si Valmont et Lorenzo peuvent agir efficacement dans les passages ci-dessus évoqués, c'est parce qu'ils entrent dans la posture du « menteur » selon Arendt, du menteur qui va dans le sens de l'intérêt et du plaisir, donc qui a toutes les chances d'être écouté.

Ainsi, la citation de Lipovetsky s'avère très juste, tant philosophiquement que dans les incarnations littéraires proposées par Musset et Laclos.

Argument 2 (langage corporel) : la séduction par la douceur passe également par un engagement total du corps de celui ou celle qui veut persuader.

- Musset : Lorenzo va très loin dans la maîtrise de ses attitudes corporelles pour se donner une image douce et inoffensive. Par exemple, il fait depuis des années courir le bruit qu'il ne supporte même pas la vue d'une épée. A l'acte I scène 4, le duc provoque Lorenzo et exige de lui de prendre une épée face à Sire Maurice qui l'a insulté. Lorenzo « glisse à terre tout d'un coup » (p. 52), évanoui. L'efficacité du procédé est redoutable car il fait croire au caractère inoffensif de Lorenzo. Au cardinal Cibo qui lui demande « Vous croyez à cela, monseigneur ? », Alexandre répond : « Je voudrais bien savoir comment je n'y croirais pas » (p. 53). La maîtrise du corps, le jeu total, l'abdication de l'honneur (car Lorenzo se déshonore en procédant ainsi) relèvent non d'un apparent sourire, mais d'une apparence faiblesse qui séduit Alexandre au sens étymologique : sa vigilance s'endort, il ne se méfie pas de Lorenzo. Nous savons pourtant, grâce à la scène 1 de l'acte III, que tout ceci n'est qu'apparence : Lorenzo, en réalité, s'entraîne régulièrement à l'épée avec Scoronconcolo. Nous sommes en plein dans le *paraître* cher à Lipovetsky.

- Laclos : le thème de la séduction apparemment douce et non violente s'active particulièrement dans l'intrigue entre Valmont et la présidente de Tourvel. En effet, quand l'intrigue est déjà suffisamment avancée, Valmont a su provoquer un entretien avec la présidente au cours duquel la jeune femme fait un malaise convulsif. Le prédateur Valmont aurait pu profiter du moment pour abuser physiquement d'elle ; pourtant, il ne le fait pas : « J'étais, je l'avoue, vivement ému, et je crois que j'aurais consenti à sa demande, quand les circonstances ne m'y auraient pas forcé. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'après lui avoir donné quelques secours, je l'ai laissée comme elle m'en priait, et que je m'en félicite. Déjà j'en ai presque reçu le prix. » (p. 325). Ce comportement apparemment retenu et bienveillant va s'avérer particulièrement efficace, car Mme de Tourvel ressort de l'épisode reconnaissante envers Valmont. Très vite, la reconnaissance se transforme en amour : la présidente est tombée amoureuse. La première lettre écrite par la présidente après cet épisode va à Mme de Rosemonde et atteste l'efficacité du procédé : « Que vous dirai-je enfin ? j'aime, oui, j'aime éperdument. » (p. 334). Les apparences de la douceur ont été plus fortes que la force elle-même et sont cause du triomphe de Valmont dans le cœur de la femme qu'il poursuit.

- Arendt : La philosophie arendtienne ne travaille pas le thème de l'engagement corporel dans la séduction à proprement parler. Néanmoins, dans « Vérité et politique », Arendt traite de la puissance du comportement de l'homme dans sa capacité à convaincre. C'est ce qu'Arendt appelle la conviction par l'exemple. Elle réfléchit en effet aux conditions de possibilité de convaincre d'une vérité philosophique ; la tâche étant particulièrement délicate, Arendt pose l'idée suivante : « la vérité philosophique peut devenir 'pratique' et inspirer l'action sans violer les règles du domaine politique quand elle fait en sorte de devenir manifeste sous forme

d'exemple » (p. 315). Pour expliquer sa pensée, Arendt a convoqué l'exemple de Socrate à la fin de sa vie. Condamné à mort, Socrate choisit de ne pas contester la décision du tribunal car il place sa propre existence sous la valeur de la loi de la cité. C'est la loi de la cité qui doit primer. Socrate buvant la cigüe, c'est donc ce qu'Arendt nomme un « mode plutôt inhabituel de persuasion » (p. 315). « Socrate a décidé de jouer sa vie sur cette vérité, pour donner l'exemple » (p. 315). Socrate acceptant son jugement, c'est dire oui à la vie de la cité dans une attitude douce, non violente, qui refuse la contestation et qui refuse de chercher à convaincre par le raisonnement. La logique de la pensée de Socrate se lit dans son comportement même. Cette stratégie douce et tenace compte, selon Arendt, parmi les plus efficaces. En revanche, contrairement à ce que nous avons vu avec Musset et Laclos, cette stratégie ne se fait ici au détriment de personne, sinon de soi-même – puisque Socrate y perd la vie. Mais la vérité philosophique, le précepte socratique selon lequel « il vaut mieux subir le mal que faire le mal », s'est trouvé ici défendu de façon éclatante. L'engagement total de soi, l'incarnation d'une idée dans notre attitude apparaît donc comme très séduisant. Mais il est le plus puissant dans le cas du philosophe exemplaire (comme avec Socrate) car il relève d'une attitude authentique au service d'une vérité de raison ; quand cet engagement n'est que feint (comme avec Lorenzo et Valmont), il est efficace mais masque mal la violence qui le dicte.

Transition : les intentions sont rarement aussi pures que les motivations de Socrate au moment d'accepter sa condamnation à mort. Sous le masque du doux rôle de comédie, c'est souvent un projet violent qui s'exprime – quand ce n'est pas la violence qui s'impose sur le devant de la scène, reléguant alors toute douceur au second plan.

II. Quand le sourire s'efface, la violence des intentions manipulatrices ressurgit.

Argument 1 : sous le sourire de façade, la violence se lit.

- Arendt : Dans « Du mensonge en politique », Arendt examine le cas d'école que représentent les mensonges américains durant la guerre au Vietnam. Elle souligne combien la politique moderne des Etats-Unis emprunte aux techniques de la publicité : « la politique est faite, pour une part, de la fabrication d'une certaine 'image' et, pour l'autre, de l'art de faire croire en la réalité de cette image » (p. 18). Tous les mots qui ont enjolivé la situation sur le terrain au Vietnam, toutes les décisions pour poursuivre l'engagement américain malgré une situation de terrain qui se dégradait toujours plus relèvent d'une séduction violente à l'égard de la population américaine mais également mondiale. Il s'agit de faire croire et de déformer une réalité de fait, dans l'unique but de donner l'image de « la plus grande puissance mondiale » (p. 30). Dans cette guerre, « L'objectif primordial n'était en fin de compte ni la puissance, ni le profit. Ce n'était pas même d'accroître l'influence des Etats-Unis dans le monde » (p. 30). Autrement dit, selon Arendt, la guerre du Vietnam a été une guerre de l'image et les Etats-Unis l'ont longuement poursuivie pour assurer leur propre image – et pour aucun autre motif. Tous les motifs fallacieux avancés (contenir le communisme, étendre son influence) ont été des sourires menteurs adressés au monde entier. Il y avait, dans l'entêtement à poursuivre la guerre et dans les mensonges proférés, une authentique violence de communication, une violence visant à assurer la suprématie sur un nouveau terrain de guerre, résolument moderne : celui de l'image renvoyée par une nation.

- Musset : L'idée d'une hyper-image de soi engagée dans l'action politique n'est pas étrangère à l'univers de Lorenzaccio. En effet, Lorenzo est animé par un projet politique républicain (au moins originellement) : il souhaite renverser la tyrannie florentine et voir un régime de liberté (potentiellement une république donc) s'instaurer. Mais Lorenzo n'échappe pas à une certaine mégalomanie : à l'acte IV scène 3, il monologue et s'interroge sur sa destinée. « Y a-t-il une nuée au-dessus de ma tête ? Quand j'entrerai dans cette chambre, et que je voudrais tirer mon épée du fourreau, j'ai peur de tirer l'épée flamboyante de l'archange, et de tomber en cendres

sur ma proie » (p. 158). C'est en archange vengeur et criminel que se rêve Lorenzo. Son rôle d'être faible et fangeux ne peut masquer cette violence inhérente à son projet ni cette emprise d'une image surdimensionnée sur lui-même. Lorenzo fantasme une image de soi superlative comme les Etats-Unis ont rêvé une image nationale au-dessus du concert des autres nations ; dans les deux cas, c'est un soi rêvé, excessif, décalé du réel qui se donne à lire sous toutes les images d'apparente faiblesse ou sérénité (faiblesse de Renzo, sérénité des dirigeants américains).

- Laclos : la guerre de l'image a bel et bien cours également dans l'univers des Liaisons dangereuses. Dès la lettre 2, la marquise de Merteuil est explicite quant à son projet : ruiner la réputation de Gercourt, faire de lui « la fable de Paris » (p. 82). Pour courte qu'elle soit, cette formule ne manque pas d'exprimer la violence qui se cachera derrière tous les sourires et toutes les confidences des libertins : l'entreprise est celle d'une destruction. Si la marquise veut que Cécile perde sa virginité, c'est uniquement parce que ce fait sera un moyen dans son entreprise de destruction de la réputation de Gercourt : Cécile, en elle-même, ne l'intéresse absolument pas. Les libertins peuvent donc pratiquer la convivialité mondaine et dialoguer avec aisance, mais il faudrait ajouter à la pensée de Lipovetsky combien cette attitude n'élimine pas la violence de comportements politiques et privés qui sont structurants dans les œuvres au programme. Imposer une image de superpuissance mondiale (Arendt), se poser en sauveur de la république (Musset), commander et détruire au besoin une réputation (Laclos) : en trois modalités se dessine ici une humanité qui non seulement a recours à l'hypocrisie, mais qui peine à masquer la violence qui la traverse.

Argument 2 : quand la douceur ne suffit plus, le manipulateur a recours à la violence.

- Arendt : Dans « Vérité et politique », Arendt expose une nette différence entre le mensonge politique traditionnel et le mensonge politique moderne. Celui-ci se manifeste non par une séduction douce, mais par une opération mentale beaucoup plus violente qui remet en cause le propos de Lipovetsky.

Ainsi, le mensonge politique traditionnel portait facilement sur « des secrets authentiques » (p. 321). Il était donc, aux yeux de la philosophe, l'archétype d'un mensonge classique.

Au contraire, le mensonge politique moderne traite de choses « connues de pratiquement tout le monde » (p. 321) et s'exprime notamment « dans la réécriture de l'histoire, dans la fabrication d'images » (p. 321). Ce point nous montre que la modernité est entrée dans une ère de violence politique, faite de transformation de la factualité de nos existences et de l'Histoire. Dans cette ère, Arendt semble nous dire que nous vivons dans une réalité falsifiée. Cette falsification caractéristique de la modernité est à l'opposé strict de toute méthode de séduction apparemment douce : elle relève, au contraire, d'une violence puissante. C'est pourquoi la philosophe écrit : « Tous ces mensonges, que leurs auteurs le sachent ou non, recèlent un élément de violence ; le mensonge organisé tend toujours à détruire tout ce qu'il a décidé de nier » (p. 321). Autrement dit, « la différence entre le mensonge traditionnel et le mensonge moderne revient le plus souvent à la différence entre cacher et détruire » (p. 322). La politique moderne, si nous suivons H. Arendt, ne relève donc pas d'une séduction apparemment conviviale mais d'un acte destructeur violent, qui nous éloigne de la factualité qui devrait être la boussole de nos existences.

- Musset :

Cette violence inhérente au politique se retrouve transposée dans la pièce de Musset. Elle est, bien sûr, illustrée par l'acte violent par essence, à savoir le crime : à l'acte IV scène 11, Lorenzo « entortille le baudrier de manière à empêcher l'épée de sortir du fourreau » (p. 180) tandis qu'Alexandre se met au lit ; puis, « Il le frappe », dit pudiquement la didascalie (Musset nous laisse d'ailleurs imaginer la scène puisqu'il fournit beaucoup moins de détails que ne l'avait fait G. Sand dans son ébauche de la pièce). Lorenzo se réjouit d'ailleurs de la marque violente que l'action criminelle a fait sur son propre corps : « Regarde, il m'a mordu au doigt. Je garderai jusqu'à la mort cette bague sanglante, inestimable diamant » (p. 181). La

dimension destructrice est ici évidente mais gagne à s'interpréter en termes arendtien : Lorenzo est celui qui n'accepte pas la factualité de la vie politique à Florence, il est celui qui a cherché à la transformer, à la remodeler. Arendt écrit que les gouvernements totalitaires ont « consciemment adopté le mensonge comme premier pas vers le meurtre » (p. 322) ; cette phrase s'applique remarquablement à Lorenzo qui est resté conscient et lucide jusqu'à la fin (la précaution du baudrier entortillé le démontre) et dont tout le mensonge (la légende du Lorenzo faible et peureux) a été orienté vers la réalisation du meurtre, incarnation majeure de la destruction de la factualité. Tout le drame de Lorenzo résidera d'ailleurs dans l'absence de relais amis : personne ne le suivra pour dessiner une factualité nouvelle, républicaine, et son meurtre n'aura donc servi à rien politiquement. Mais cette inutilité n'en démontre pas moins la violence inhérente qui dicte l'action de Lorenzo.

- Laclos :

Si Valmont fait preuve de patience et d'ingéniosité avec la présidente de Tourvel, il n'en pratique pas moins la violence explicite lorsque cela sert ses intérêts. Nul sourire convivial avec la jeune Cécile de Volanges, qui est violée par Valmont dans une scène de violence sexuelle explicite, racontée dans la lettre 96. Valmont apparaît comme un pur prédateur, qui a préparé son action violente très rationnellement : « J'avais tout fait préparer (et cela par elle-même), pour pouvoir entrer sans bruit. Elle était dans son premier sommeil, et dans celui de son âge ; de façon que je suis arrivé jusqu'à son lit, sans qu'elle se soit éveillée » (p. 311-312). Valmont écrit qu'il a fait préparer la scène à Cécile puisqu'il lui a fait faire une double clé de sa chambre, sous prétexte de lui remettre les lettres de Danceny. La première effraction est bien celle de l'espace : Valmont entre dans l'espace intime de Cécile et la suite n'est que le déroulement d'une logique implacable. Le viol est multiple (« non pas qu'après ce premier moment les reproches et les larmes ne soient revenus de concert ; j'ignore s'ils étaient vrais ou feints : mais, comme il arrive toujours, ils ont cessé, dès que je me suis occupé à y donner lieu de nouveau », p. 313) et Valmont jouit sadiquement de la douleur de Cécile au lendemain de cette nuit : « j'aime, de passion, les mines de lendemain. Vous n'avez pas d'idée de celle-ci. C'était un embarras dans le maintien ! une difficulté dans la marche ! des yeux toujours baissés, et si gros et si battus ! Cette figure si ronde s'était tant allongée ! rien n'était si plaisant » (p. 314). À première vue, nous sommes loin de l'univers politique d'Arendt et Musset. En revanche, sur le plan philosophique, l'action violente de Valmont est liée au rapport entre le libertin et la factualité : le libertin est précisément celui qui n'accepte pas une situation de fait, qui veut être libre de transformer celle-ci en fonction de ses intérêts propres. Le viol de Cécile, aussi choquant puisse-t-il être, est au service d'un projet, celui de détruire la réputation de Gercourt. Il s'agit bien d'une tentative pour transformer le réel – comme un meurtrier ou un régime totalitaire peut le faire par ses actes et ses mensonges – et cette tentative n'a ici rien de souriant. Elle est pure violence, et la transformation de Cécile par la suite (Laclos la présentera comme s'éveillant à une sexualité active et apprenant les codes du plaisir physique) n'enlève rien à la violence intrinsèque propre à ce passage.

Transition : La séduction n'est donc pas nécessairement efficace dans la douceur postulée par Lipovetsky ; même quand elle passe par la douceur, elle cache souvent une intention plus violente. Elle s'incarne parfois même explicitement dans la violence. Les sociétés humaines paraissent donc environnées par des démarches de séduction, à des degrés divers, ce qui nous amène à reconsidérer sa place et notre façon de réagir face à elle.

III. Les sociétés humaines peuvent-elles se passer de toute démarche de séduction ? Si la séduction, douce ou violente, est si forte, comment ne pas la subir ?

Argument 1 : la séduction, douce ou violente, apparaît comme un pilier des sociétés humaines parce qu'elle relève de l'exercice de notre liberté

- Arendt :

Si les hommes tombent si facilement dans la séduction, faussement douce ou ouvertement violente, c'est sans doute parce que, comme le mensonge, celle-ci relève d'une modalité par laquelle ils expriment leur liberté. *Se-ducere*, emmener sur un autre chemin, c'est, comme mentir, faire emprunter une autre voie, se détourner d'une factualité qui s'impose à nous. Ces actions, séduire, mentir, ne sont pas par nature négatives et n'ont pas, dans la logique arendtienne, vocation à être jugées par la morale. En effet, selon Arendt, il est de la nature de l'homme de pouvoir « dire 'Le soleil brille' quand il pleut des hallebardes » (p. 319). Arendt appelle cela un « petit miracle » (p. 319). Ce petit miracle qui consiste à transformer une réalité de fait par la parole s'explique par « l'existence de la liberté humaine » (p. 319). La séduction paraît cousine de ce mécanisme, dans le sens où elle cherche à transformer le point de vue ou la réalité de fait d'un autre que nous-même. Les séducteurs, comme les menteurs, apparaissent alors comme des hommes et des femmes assoiffés de liberté, qui cherchent à porter au plus haut cette valeur, mais en le faisant parfois au détriment d'autrui.

- Laclos :

C'est en cela que l'on peut proposer une interprétation du personnage de Mme de Merteuil comme un personnage absolument épris de liberté (ce qui est aussi le sens étymologique du mot « libertin »). Dans la lettre 81, majeure pour comprendre le roman de Laclos, la marquise de Merteuil explique sa formation à la vie mondaine. Elle s'est éduquée toute seule, se formant à observer les autres, expérimenter, mettre en pratique. Ces études sur elle-même lui permettent de poser ce constat : « Je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvais encore qu'aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir » (p. 264). La marquise se pose ainsi en femme duplice et manipulatrice, à l'égale d'un homme politique. Au début de sa lettre 81, elle précise d'ailleurs qu'elle se présente désormais « disposant des événements et des opinions » (p. 262). Cette formule semble tout arendtienne : elle décrit une femme libre, qui cherche à redessiner la réalité factuelle chaque fois que celle-ci la dérange, c'est-à-dire très souvent. Les noirceurs de Mme de Merteuil ne peuvent pas se comprendre si on lit ce roman avec un regard moral ; elles n'ont de sens que si l'on comprend qu'elles sont le fait d'une âme éprise de liberté et qui pratique au mépris de toute convention sociale l'art de pétrir le réel pour le refaire à son idée. C'est d'ailleurs là un fantasme divin, comme si l'homme (ou la femme) pouvait recréer le monde. Mais cela nous permet de comprendre que la plus grande justesse de la citation de Lipovetsky est dans la mise en évidence du caractère central de la séduction dans les vies humaines, qu'elles soient des vies inventées pour des personnages de papier, ou bien réelles.

- Musset : Cette tendance de l'homme à séduire pour exercer sa liberté est exprimée au plus haut par Philippe Strozzi, le vieux républicain qui n'a jamais su passer à l'action. A l'acte III scène 3, Lorenzo exprime sa désillusion totale à Philippe : il ne croit plus ni en son action, ni en la capacité du peuple florentin à faire advenir la république. Philippe se défend contre ces visions, il refuse d'être convaincu par elles : « ne brise pas comme un roseau mon bâton de vieillesse. Je crois à tout ce que tu appelles des rêves ; je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté » (p. 130). Philippe nous dit combien l'homme a besoin de rêves, a besoin d'être séduit ; rêver, se laisser séduire, comme séduire, c'est laisser à l'homme la possibilité d'être libre. Lorenzo, en s'enfonçant dans la désillusion, se ferme la porte aux possibilités de séduire et d'être séduit. Ce faisant, il perd sa liberté, s'enfermant dans un désespoir sans fin.

Argument 2 : pour ne pas subir des stratégies de séduction quand elles relèvent de manipulations, il importe d'exercer et développer sa conscience critique, ses capacités d'interprétation.

- Laclos :

Le duo formé par les lettres 47 et 48 illustre l'importance d'une conscience active pour ne pas tomber dans les pièges de la séduction des mots, pour bien comprendre le sens des mots. En

effet, à la lettre 47, Valmont confie à Mme de Merteuil (et au lecteur) les conditions dans lesquelles il a rédigé la lettre 48 : Emilie vient « de me servir de pupitre pour écrire à ma belle dévote, à qui j'ai trouvé plaisant d'envoyer une lettre écrite du lit et presque d'entre les bras d'une fille, interrompue même pour une infidélité complète, et dans laquelle je lui rends un compte exact de ma situation et de ma conduite. Emilie, qui a lu l'épître, en a ri comme une folle, et j'espère que vous en rirez aussi. » (p. 179). La connaissance de cet élément de contexte éclaire singulièrement la lecture de la lettre 48. Quand Valmont écrit à Mme de Tourvel « Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant » (p. 180), Mme de Tourvel pensera que Valmont est emporté du plaisir de lui écrire (premier niveau, littéral, de compréhension). Mme de Merteuil et le lecteur savent que le mot « plaisir » possède ici sa pleine connotation érotique, et que Valmont est en train de décrire ses ébats sexuels avec la prostituée Emilie. Que retenir de cette leçon ? Que pour ne pas être séduit par les mots, la prise en compte du contexte d'émission d'un message est essentielle. Cette leçon résonne étrangement dans le monde de 2023, où la production de fausses images et de fake news n'a jamais été aussi haute. Tout se passe comme si la leçon des Liaisons dangereuses, ici, devenait cruellement utile à notre époque : pour ne pas que la séduction devienne un jeu de dupes, il faut pouvoir connaître les conditions d'émission d'un message, se renseigner sur elles, regarder un message avec une distance critique. La surcharge de la lettre 48 en vocabulaire érotique pourrait être un indice mettant sur la bonne voie, à défaut de pouvoir savoir ce que faisait Valmont pendant qu'il écrivait cette lettre.

- Musset :

Lorenzaccio paraît nous offrir des situations idéales pour exercer notre regard distancié et critique. Alexandre séduit par les manœuvres de Lorenzo ne comprend pas, à la scène 6 de l'acte II, que l'attention de Lorenzo pour sa cotte de mailles est louche : « Vous avez là une jolie cotte de mailles, mignon ! Mais cela doit être bien chaud. » (p. 103). Puis la cotte de mailles disparaît. Entre temps, Lorenzo s'est éclipsé momentanément, ce qui donne lieu à ce commentaire de Giomo qui regarde par la fenêtre : « Que fait donc Lorenzo ? Le voilà en contemplation devant le puits qui est au milieu du jardin ; ce n'est pas là, il me semble, qu'il devrait chercher sa guitare » (p. 104). Musset nous place en position d'assembler les indices, de faire un travail d'enquêteur, et de conclure que c'est Lorenzo qui vient de jeter la cotte dans le puits. Au demeurant, la scène offre l'image d'un double du spectateur (ou du lecteur) avec Giomo qui conclut la séquence sur un doute qu'il balaie trop rapidement : « Quitter la compagnie pour aller cracher dans le puits, cela n'est pas naturel. Je voudrais retrouver cette cotte de mailles, pour m'ôter de la tête une vieille idée qui se rouille de temps en temps. » (p. 106). Giomo est sur la bonne piste, son instinct lui souffle que la séduction de Lorenzo est à l'œuvre – mais il abandonne les très justes constatations critiques qu'il vient de faire et son soupçon s'efface. Musset nous offre ainsi à la fois une leçon sur la nécessité de la prise d'indices pour ne pas subir une stratégie de séduction trop efficace, et l'illustration de l'échec d'une conscience qui ne prend pas suffisamment au sérieux (dans le cas de Giomo) les premiers indices qu'elle a récoltés.

- Arendt :

Quels sont les leviers qu'un être humain peut convoquer pour faciliter la mise en œuvre de sa conscience ? Comment apprendre à ne pas laisser la séduction être efficace au point de faire de nous des victimes ? Hannah Arendt propose trois pistes, trois leviers essentiels au fil des deux essais à notre programme. Soit :

a) lire, dire et écouter des récits

« la joie et la félicité, également, deviennent supportables et significatives pour les hommes seulement quand ils peuvent en parler et les raconter comme une histoire » (p. 334). Autrement dit, nos émotions, qui naissent d'une séduction de l'âme, ne deviennent acceptables et compréhensibles que si elles sont transfigurées dans un récit. L'art littéraire apparaît comme un pilier du développement de notre conscience, un fondement pour ne pas subir les stratégies négatives ou positives de la séduction. De ce point, on peut considérer

qu'Arendt, indirectement, cautionne la lecture d'œuvres littéraires comme celles de Laclos et Musset pour contribuer à la formation de notre conscience et apprendre à ne pas subir les pièces de la séduction, politique ou amoureuse, collective ou intime.

b) écouter, écrire l'Histoire

« La fonction politique du raconteur d'histoire – historien ou romancier – est d'enseigner l'acceptation des choses telles qu'elles sont » (p. 334) ; l'historien possède une fonction similaire à celle du raconteur d'histoire fictive que nous venons d'évoquer. Il nous apprend à accepter le réel, la vérité de fait. Par conséquent, il nous aide, lui aussi, à limiter l'efficacité de la séduction, du moins à empêcher que la séduction ne devienne manipulation.

Ce point est d'autant plus essentiel qu'il est illustré par un exemple concret dans « Du mensonge en politique ». Dans les deux dernières pages de son essai, Arendt écrit : « Dans le cas du Vietnam, nous nous trouvons en présence non seulement de la confusion et du mensonge, mais aussi d'une ignorance réellement effarante et de bonne foi de toute l'arrière-plan historique du problème » (p. 48). Autrement dit, l'une des raisons des mensonges politiques qui ont jalonné l'histoire américaine de la guerre du Vietnam est dans l'inculture des Américains quant à l'histoire réelle de ce pays. Arendt est très dure mais réaliste quand elle précise que le Vietnam était vu comme une « petite nation arriérée », ce qui est « en contradiction flagrante avec la culture très ancienne et très évoluée qui est celle des peuples de cette région » (p. 48). L'appel à écouter l'Histoire, à développer une culture historique authentique est un rempart indispensable pour ne pas se laisser séduire par des théories erronées. Cet appel devient particulièrement concret dans l'évocation du cas vietnamien : « Vérité et politique » a fourni l'énoncé théorique, « Du mensonge en politique » illustre la théorie par un exemple bien réel.

c) pour des institutions universitaire et judiciaire indépendantes du pouvoir politique

Arendt, à la fin de « Vérité et politique », souligne l'importance d'un enseignement supérieur et d'une justice indépendants de tout pouvoir politique : l'existence de ces deux pôles démontre que « le domaine politique a reconnu qu'il avait besoin d'une institution extérieure à la lutte du pouvoir » (p. 332) Ces institutions garantissent l'élévation des consciences citoyennes et leur sécurité quant aux atteintes possibles contre le droit de chacun. Concernant l'enseignement supérieur, on soulignera que l'existence du programme « faire croire » dans les classes préparatoires scientifiques en 2023 / 2024 est l'illustration de cette nécessité de contribuer à la formation de la conscience critique de chaque étudiant inscrit dans ces cursus.

Conclusion

Ce parcours nous a permis d'observer combien la séduction par la douceur peut être efficace, mais n'en cache pas moins une violence sous-jacente, qui parfois remonte à la surface et emporte toute illusion de douceur. Les œuvres de Laclos, Musset et Arendt mettent en évidence l'omniprésence des stratégies de séduction dans les rapports humains, que ceux-ci s'entendent à un niveau privé ou politique. Pour autant, ces œuvres offrent aussi des pistes de réflexion sur la possibilité de vivre correctement au milieu de ces stratégies, en sachant décoder les signes, en développant sa conscience des mécanismes séducteurs. Cette existence de séductions faussement amènes offre une histoire au long cours, qui se poursuit dans des genres plus inattendus : ainsi le quarantième volume d'Astérix, L'Iris blanc, place au premier plan le personnage de Vicévertus, apôtre de la pensée positive qui va chercher à séduire le village gaulois pour tenter de le mettre sous le joug. Mais là non plus, le déploiement de la séduction souriante ne se fera pas sans heurts.